

rejoindre, mais quand il atteignit cet endroit les matelots se rendaient à la frégate dans leur embarcation, et n'avaient garde de répondre à l'aubergiste.

Patrick retourna à son auberge, endossa un autre habit et se rendit aussi vite que ses courtes jambes le lui permettaient, chez M. Dignard, afin de le consulter et de s'entendre sur ce qu'il serait possible de faire pour libérer son filleul.

Le chapelier fut très marri d'apprendre cette aventure de son pauvre apprenti, et s'habilla vivement pour aller essayer de le retirer du malheur où il était tombé.

Ils se rendirent tous deux au port, prirent une chaloupe et se firent conduire jusqu'à l'*Orphéus*; mais là l'officier de quart ne voulut pas leur permettre d'aborder, et ils durent s'éloigner sans avoir même pu voir Queen.

Non découragé, Dignard dit à son compagnon. —Allons immédiatement chez M. Nathaniel Taylor, le juge de paix.

Ils obtinrent un *warrant* contre le capitaine de la frégate, lui enjoignant de remettre à Dignard son apprenti qui, n'ayant pas encore dix-huit ans, disait le chapelier dans sa déclaration, se trouvait, d'après la loi, hors des coups de la presse.

(Dignard n'est pas tout-à-fait exact dans sa déclaration, car Queen était aussi près de dix-huit ans que de dix-neuf ans.) (*)

M. James Kerr, juge de la cour de l'Amirauté à Québec, contre signa aussi le mandat obtenu chez M. Taylor. Puis ils coururent au port.

Le brouillard s'était levé, et les deux compères virent l'*Orphéus* venant de lever ses ancres, sous l'influence d'une douce brise de l'ouest et du jasant, s'éloignant gaillardement sur le fleuve.

—Malédiction ! nous arrivons trop tard, vociféra Green.

—Tout n'est pas encore fini, s'écria Dignard. Je vois mon ami, John Campbell, qui s'en va faire une promenade dans son *Silver Oar*. Peut-être consentira-t-il à nous prendre à bord pour courir sus à l'*Orphéus*. Ils atteignirent Campbell comme celui-ci embarquait dans son bateau. En deux mots, ils le mirent au courant de la situation; il acquiesça à leur demande, et peu après la *Rams d'Argent* dansait gaiement sur l'onde et filait rapidement à la poursuite de la frégate.

VI

ÉVASION DE CHARLES

Après la visite du chapelier, le commandant de l'*Orphéus* avait donné l'ordre de tout préparer pour un départ immédiat, et quand le chapelier revint au port, il arriva juste à temps pour voir la frégate abandonner son mouillage. Le commandant fit dire à Charles qu'il n'avait pu vérifier son histoire, mais qu'il ne pouvait le relâcher à présent, vu qu'on cherchait à se faire remettre son compagnon qui, paraît-il, n'avait pas encore dix-huit ans, et se trouvait par là enlevé contrairement à la loi. Il ne pouvait perdre ses deux nouvelles recrues quand il en avait tant de besoin.

L'on n'avait pas été longtemps sur le navire de guerre à remarquer cette petite voile qui tirait droit sur l'*Orphéus*. La lanterne de l'officier de quart, découvrit la première, le chapelier et l'aubergiste, dans le *Silver Oar*. Les voiles de perroquet de misaine et du grand mat, ainsi que la perruche d'artimon furent déployées, et sous cette augmentation de voilure la frégate marcha plus vite, laissant bientôt loin derrière elle, nos deux compères désolés.

Un quart d'heure auparavant sur la rive nord de la terre ferme, deux milles environ, à l'est de la chute Montmorency, Joseph Pelletier, dans un canot, se préparait à faire une partie de pêche avec son fils aîné.

Quand l'ordre fut donné de déployer les voiles de perroquet, Charles qui était bon grimpeur, fut envoyé en haut avec d'autres matelots pour exécuter cette manœuvre. Le jeune homme voyant qu'il n'avait rien à attendre du capitaine, cherchait un moyen d'évasion, mais il n'en pouvait trouver; aucune chance de salut se présentait, et il se savait surveillé de près. De la position qu'il

occupait sur le mat d'artimon, il vit le *Silver Oar* courir après l'*Orphéus*. Il espéra d'abord que la petite embarcation les rejoindraient, mais quand la frégate sous d'autres voiles gonflées, la laissa bien loin en arrière, il eut un instant de désespoir.

Il regarda autour de lui sur le fleuve, vers l'île d'Orléans, au sud, puis vers la terre ferme. Un dernier et long regard sur le pays qui fuyait, car de son poste il lui sembla que c'était la terre qui s'éloignait. Un dernier coup d'œil sur ce coin de terre aimée, qu'il ne reverrait plus de longtemps, qui sait, peut-être jamais!

Tout-à-coup, en regardant vers la côte nord, il tressaillit. Il venait de voir en aval, non loin, une barque montée par deux hommes, qui pêchaient. Dans quelques minutes le navire passerait vis-à-vis, c'est-à-dire que la barque se trouverait en droite ligne entre eux et la terre ferme, à peu près à égale distance des deux. Charles avait tressailli: une idée téméraire, lui était venue subitement comme une inspiration.

—A la grâce de Dieu, se dit-il tout bas. Son parti pris, il se leva debout d'un bond, sur la vergue, et avant que le matelot anglais près de lui put comprendre son dessein, Charles s'écria:

—Vive la France! et se jeta dans le fleuve.

Le saut était périlleux; au moins cent pieds de hauteur. Une gerbe d'eau jaillit lorsqu'il frappa l'onde. Le vaisseau fut immédiatement mit en panne et des chaloupes furent descendues à la mer.

Quelques instants après sa chute, Charles reparut à la surface pour reprendre haleine et se reconnaître, et il replongea sous la surface froide du Saint-Laurent.

Il était nageur émérite; aussi fut-il bientôt rendu au canot des pêcheurs. Quand les marins des chaloupes virent le Canadien émerger de l'onde et monter dans la barque de Pelletier, ils s'élançèrent avec un hurra sur leurs rames, et leurs embarcations volèrent sur l'eau.

Pendant que, à la hâte, Charles racontait son aventure, les Pelletier, atteignirent le rivage. Joseph Pelletier dit à Charles:—Si mon gars, André, n'est pas parti pour aller en ville, vous pourrez prendre place avec lui et vous sauver, autrement vous vous réfugiez dans le bois voisin.

André achevait d'atteler quand les trois hommes atterrirent.

—La chance est pour vous, monsieur, dit Joseph à Charles.

—Il est bien temps, Dieu merci, lui répondit Blanchard.

Le cheval était de bonne race; et la voiture partit comme un trait. On garda la même allure rapide toute la route. Charles avait hâte d'arriver chez lui.

Les deux Pelletier se cachèrent dans le bois près de leur maison pour observer ce qui se passerait quand les marins débarqueraient et pour é happer à leur colère, mais les anglais ne débarquèrent point: ils venaient d'apercevoir à travers une éclaircie sur la route, la charette et leur fugitif, allant comme le diable du côté de Québec. Il n'y avait jamais moyen de le rattraper.

VII

DÉNOUEMENT

Charles arriva chez lui à temps pour les funérailles de son père. Son saut terrible, et le bain glacé qui suivit, le rendirent bien malade, mais sa jeune et forte constitution en triompha.

Lorsqu'il fut rétabli, il alla voir les Pelletier, qui l'avaient aidé dans sa fuite. Il y retourna même souvent. D'aucuns disent que c'était plus pour l'amour de Marie-Alice-Céleste Pelletier que par pure reconnaissance envers ses sauveurs. Des *envieuses* ou des *bavardes* qui disaient ça, bien certain, car Charles n'oubliait pas que sans M. Pelletier et son garçon, il n'aurait pu échapper aux Anglais, mais, Alice était aussi pour quelque chose dans les visites plus fréquentes du jeune homme, car aux *Rois* suivant, elle prenait le nom de Blanchard.

Dignard fit plusieurs démarches pour obtenir la liberté de Queen, mais toutes furent sans succès. Sir Robert Milnes écrivit à lord Camden, à Londres, en sa faveur. On répondit que l'Ami-

raur s'informerait des faits et, s'ils étaient vérifiés, Queen serait relâché. Il n'en fut rien, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Jane coiffa sainte Catherine: elle fut toujours trop coquette pour s'attacher un amant.

Regis Roy

L'ARABE EN PRIÈRE

L'Arabe est le peuple qui a le mieux gardé le courage de ses croyances. Il est douloureux de voir sa foi égarée par les inventions du Coran, mais il est édifiant de constater avec quelle simplicité, il s'adresse à Dieu, sans souci de ceux qui l'entourent ou le regardent.

Quand l'heure de la prière est venue, où qu'il soit, l'Arabe se tourne du côté de l'Orient et se met à prier.



L'ARABE EN PRIÈRE

Abd-el-Kader vaincu résista tant qu'il put, pour ne pas signer de traité avec la France. Parce que disait-il:

« On ne voit jamais prier les grands chefs », et il ajoutait: « Je n'ai pas confiance en ceux qui ne prient pas. »

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Epaule de veau en venaison.—Prenez une épaule de veau; lavez-la bien à l'eau tiède, lardez-la de lard et d'anchois assaisonnés de fines épices. Mettez-la dans une marinade de vin blanc pendant douze ou vingt quatre heures, et faites la cuire à la broche en l'arrosant de sa marinade. Etant cuite, servez-la avec une poivrade liée d'un peu de coulis.

Beefsteack concentré.—Ceci n'est pas une recette gourmande, mais une recette utile. Il s'agit de fournir aux petits ménages le moyen de se passer des marmites américaines pour procurer un bouillon très fort à un malade. Une livre de bœuf, bien énérvée, bien dégraissée sera coupée en très petits morceaux et placée dans un de ces verres en forme de tonneau qui contiennent généralement de la moutarde. On fermera l'orifice avec une vessie de porc bien lavée ou un parchemin trempé. Le tout bien ficelé cuira pendant quatre heures au bain marie. La viande ne devra pas être salée. On peut y ajouter un aileron de volaille et quelques rondelles de carottes.

(*) Voir *Archives du Canada*, vol. Q. page 2.